

XYZ. La revue de la nouvelle

Sur le fleuve

Luc Martin



Number 83, Fall 2005

Partir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3292ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martin, L. (2005). Sur le fleuve. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (83), 59–62.

Sur le fleuve

Luc Martin

Le vieil homme laissa sa camionnette près de la berge. Il aurait été hasardeux de s'aventurer sur le fleuve avec un véhicule à ce moment de l'année, alors que les glaces relâchaient leur emprise. Il irait à pied.

Au loin, sa cabane de pêche formait une tache sombre dans l'obscurité naissante. Du petit village formé de ces maisonnettes aux couleurs variées qui, quelques semaines plus tôt, s'éparpillaient au petit bonheur sur la surface gelée, il ne restait plus qu'elle.

Quand on lui avait offert de la retirer en même temps que les autres, il avait refusé, prétextant qu'il lui restait quelques bonnes pêches à faire. Personne n'avait insisté : on n'avait pas de leçon à lui donner. Après tout, il avait construit plusieurs de ces cabanes et connaissait les lieux mieux que personne. Puis ses enfants l'avaient pressé de le faire et il avait répondu par un grognement qui avait pu passer pour un signe d'assentiment. Mais il n'en avait rien fait.

Il avançait péniblement en se tenant aux rebords du chemin, dont les ornières s'étaient remplies d'eau : un signe qui ne trompait pas. Au début, seul le bruit de ses pas troublait le silence, mais bientôt il n'entendit plus que son souffle rauque. Il regretta de s'être habillé si chaudement : c'était bien inutile.

Son sac commençait à peser lourd. Il le déposa et fit une pause. Il attendit un long moment, jusqu'à ce que son sang cesse de marteler ses tympans sourdement. Depuis la mort de sa femme, il sentait ses forces décliner inexorablement. Autrefois, il aurait fait ce trajet en un rien de temps. Maintenant, il avait l'impression d'avoir de la sciure de bois dans les genoux. Il se demanda à quel moment de sa longue vie son corps s'était transformé en cet ennemi implacable et imprévisible.

Il observa le fleuve. Sur la neige, la lune dessinait un reflet lumineux qui, parvenu à l'eau libre, se mettait à chatoyer. Des

glaces descendaient silencieusement le chenal. Un vent léger du sud-ouest charriait cette odeur qui annonçait le printemps. Une odeur ancienne et familière qui marquait le passage du temps. Chaque saison avait la sienne, mais celle-ci avait quelque chose de particulier, comme une musique à la fois douce et joyeuse qui annoncerait le début d'une fête attendue.

Le fleuve n'avait guère changé. Bien sûr, ces dernières années, les hivers plus cléments avaient écourté la saison de pêche sur glace. Ici, dans le lac Saint-Pierre, certaines espèces de poissons se faisaient plus rares, ou étaient carrément disparues. Et le niveau d'eau ne cessait de baisser. Mais certaines choses n'avaient pas changé.

Il reprit son sac et continua. Sa respiration avait enfin retrouvé son rythme normal. La cabane était à la limite d'une anse que les gens du coin fréquentaient été comme hiver, certains d'y trouver leur quota de dorés, de brochets et de perchaudes. Mais la pêche hivernale avait conservé pour lui un charme particulier. Il fallait penser à apporter la nourriture, les lignes, les appâts, du bois pour le poêle. Il y avait quelque chose de fascinant à penser que sous la glace fourmillait toute une vie. Il était agréable de rester là, dans le silence, à guetter ce trou qui s'ouvrait sur un autre monde. On était bien dans la cabane, même au plus fort de l'hiver, avec cette odeur de feu de bois qui rappelait la chaleur de l'enfance. Maintenant que tous ses vieux comparses étaient morts ou trop malades, c'était devenu pour lui une activité solitaire, mais il se souvenait d'une époque où l'on buvait solidement dans ces cabanes, et où les éclats de rire devaient s'entendre jusque sur la rive sud.

L'homme regarda vers sa droite. Il dépassait la ligne formée par les arbres, au delà de l'anse, et pouvait voir, au loin, les feux d'un cargo qui descendait le fleuve. Il sourit, se remémorant ses bravades d'autrefois, alors qu'il venait jeter sa ligne à la limite des glaces, ne reculant qu'au passage des bateaux, dont la vague soulevait des plaques de glace qui se détachaient ensuite. Il aimait regarder ces îlots flottants s'éloigner lentement, fasciné par ces départs à la dérive vers des mondes inconnus. Souvent, à

l'époque de sa jeunesse, il avait eu le désir secret de s'élancer et de partir ainsi sur le grand fleuve, simplement pour voir où le conduirait le courant. Pour se rendre ailleurs. Comme ces bateaux aux pavillons inconnus qu'il aimait observer, de la maison familiale, et à qui il prêtait les destinations les plus exotiques et des aventures sans fin.

Il soupira. Maintenant, on lui présentait un escalier comme un danger — un escalier qu'il avait arpenté des milliers de fois, cet escalier dont il connaissait chaque craquement, comme celui de cette marche qu'il évitait soigneusement afin de ne pas réveiller sa femme, elle qui aimait faire la grasse matinée. Une précaution qu'il prenait toujours, même si c'était bien inutile désormais.

Il approchait de la cabane. Il discernait les sillons laissés par la migration des cabanes vers les berges. Il évitait les endroits où la neige était aplanie car il risquait de marcher dans un trou. L'air était maintenant rempli de l'odeur du fleuve, une odeur chargée pour lui de mille souvenirs.

Arrivé à sa cabane, il constata qu'elle s'inclinait légèrement sur la gauche. L'eau était tout près. Il était plus que temps. Il déposa son sac et s'appuya contre le mur. C'était une belle cabane, un peu lourde peut-être, mais plus solide que celles d'aujourd'hui, avec de bons bancs où l'on pouvait même s'étendre et une fenêtre orientée vers le large. Il l'avait construite lui-même, dans la cour de leur maison, et Angèle l'avait aidé à la peindre. Elle avait choisi la couleur et avait tenu à installer un rideau à la fenêtre, même s'il jugeait cette coquetterie superflue.

Il ouvrit la porte et entra. Inutile, désormais, de cadenasser : son poêle était fixé solidement et aucun véhicule ne s'aventurerait plus sur les glaces. Aucun marcheur non plus, d'ailleurs. Lentement, il sortit son attirail de pêche et le disposa sur un banc. Puis, il se servit de l'instrument de métal qu'il avait lui-même fabriqué pour retirer le frasil du trou où il tendait sa ligne. Il avala une lampée de scotch et s'installa confortablement.

Il sourit : il oubliait peut-être le four allumé à la maison, mais il n'avait pas oublié comment préparer une bonne pêche. Il pensa à ses enfants, aux regards entendus qu'ils échangeaient en sa

présence, à leur insistance. *Vous seriez tellement mieux au foyer du village. Vous seriez près de tout. Vous n'auriez plus à vous faire à manger. Vous pourriez voir des gens, discuter. Vous seriez en sécurité.* En sécurité ! Lui, un ancien draveur ! Et il n'avait que faire de ces pauvres gens qui occupaient leurs journées en activités futiles, espérant une visite qui ne viendrait pas comme on mendie une aumône. Quant à la nourriture, rien, de toute façon, ne remplacerait celle de leur mère : non, rien ne remplacerait ces petits plats dont il croyait encore parfois, à son grand étonnement, saisir le parfum à travers les odeurs de leur vieille maison.

Pour gagner du temps, il s'était résigné à signer leurs pape-rasses, s'était laissé traîner chez le médecin pour ce qu'ils appelaient ses « oublis », mais ce n'était pas assez. Maintenant, on ne lui parlait plus que de foyer, des avantages qu'il aurait à se débar-rasser de son camion... et de sécurité, bien sûr. Il ne se rappelait plus à quelle époque ce mot avait pris une telle importance. Si pour être en sécurité il fallait réduire son univers à une pièce de douze sur douze, il ne faudrait pas compter sur lui.

Le vieil homme avait l'impression qu'ils voulaient le ranger dans un placard commode, bien à l'abri, comme un objet un peu trop encombrant que l'on veut garder à portée de main sans qu'il soit trop dérangeant. Pourtant, il n'exigeait rien, ne demandait rien. Non, ce qu'ils négociaient, en fait, c'était leur tranquillité d'esprit. Ils voulaient avoir bonne conscience.

Ils avaient ri lorsque leur père avait déclaré qu'il préférerait sa cabane de pêche au foyer du village, croyant à une boutade. Le vieil homme observa le cargo chargé de conteneurs qui glissait silencieusement devant lui. Celui-là ferait une bonne vague, qui arriverait bientôt pour ébranler les glaces. Et si cette vague n'était pas suffisante, il en viendrait une autre après elle.

Cette nuit, il partirait sur le fleuve vers ce monde inconnu où l'attendait Angèle. Il s'étendit contre le bois usé, tendant sa ligne pour la dernière fois.